

*Y a-t-il une ouverture plus grande, est-ce plus facile maintenant, y a-t-il plus de possibilités?*

Quand je suis entré dans l'égyptologie, il y avait sans doute nombre d'autres jeunes Français qui pouvaient aspirer à la carrière que je choisissais. Cependant ceux qui vivaient au fond de leur campagne avaient moins de chance de pouvoir réaliser leurs rêves que de jeunes parisiens qui se trouvaient dans des milieux proches de la science. Après soixante ans, les choses ont-elles beaucoup changé? Aujourd'hui, un garçon d'une HLM a peut-être moins de possibilités d'être au contact avec la "culture" que des jeunes gens de milieux plus favorisés; mais notons aussi une sorte de paradoxe : l'héritier dispose au départ d'un capital matériel et culturel supérieur à celui d'un boursier; cependant ce dernier, inversement, profite d'un challenge qui finalement lui est favorable : il doit réussir s'il ne veut pas être condamné à en rester à sa condition première.

Né à Paris, j'ai été dans mon jeune âge, du point de vue scolaire, une sorte de provincial : habitant le huitième arrondissement de Paris, mon école communale ne comportait que deux classes (abritant quelques enfants de familles de commerçants ou de professions libérales), comme il arrive dans les vallées reculées de montagne. Dès l'âge de sept ans je savais lire, écrire, compter, les grands cadres de l'histoire de France et la géographie, les valeurs du civisme; j'avais reçu les bases les plus sûres et pouvais même être le moniteur des plus jeunes. Je n'ai guère appris d'essentiel depuis, sinon sans doute et heureusement à nuancer. Le même sérieux s'est attaché à mes études secondaires, dans un grand lycée de l'est parisien, dont les élèves, la plupart d'origine modeste, étaient fort motivés; bon nombre étaient des réfugiés, chassés d'Europe centrale ou orientale par les persécutions politiques ou raciales; on apprenait avec ardeur et méthode : le savoir était modèle d'admiration, objet de désir. Dès alors l'histoire m'attirait, ce que d'aucuns, mieux au fait, auraient dénommé l'archéologie, l'orientalisme; je me glissais souvent au Louvre, dans les salles d'égyptologie. À Henri IV, puis dans une khagne repliée à Rennes, ce fut la préparation du concours. À 20 ans, reçu rue d'Ulm, je me suis soudain trouvé face à des maîtres illustres : Charles Picard, Jérôme Carcopino, Emmanuel de Martonne; naturellement, pour l'égyptologie, j'ai suivi l'enseignement de Gustave Lefebvre à l'EPHE et de Pierre Lacau au Collège de France. Dans tout cela, je ne vois rien à l'heure actuelle qui ne soit possible à chacun, s'il suit sa vocation. La réponse a été donnée depuis le grand Carnot et le général Bonaparte : chacun a dans sa giberne

un bâton de maréchal. J'ai souvent dit à mes étudiants : *Le métro passe pour tous, mais si vous préférez pendant ce temps manger des cachous (tout juste sortis de l'appareil qu'il y avait en ce temps-là sur les quais des gares du métro), la rame poursuivra son chemin sans vous.* La chance dans la vie passe d'une certaine façon au moins une fois pour tout le monde; il faut alors la saisir, y aller et mettre les moyens; dans la vie, il faut "bûcher". L'aventure archéologique est avant tout affaire de passion.

*Quels conseils donneriez-vous aux futurs candidats attirés par l'étude de l'Égypte ancienne?*

D'abord disposer d'une bonne culture générale et ensuite acquérir les moyens correspondant à leurs ambitions : à l'Université, à l'École des Hautes-Études, au Collège de France.

*Un cursus passant par la rue d'Ulm vous paraît-il un passage obligé? et par l'IFAO?*

Il est assez étonnant de constater que dans la pléiade brillante de normaliens, il y en ait si peu à avoir choisi de se consacrer à l'égyptologie. Sans doute certains qui sont devenus des hellénistes ou des latinistes renommés avaient-ils rêvé de faire de l'égyptologie; mais ils se sont aperçus que pendant trois ou quatre ans il fallait reprendre une formation totale et ils ont préféré se diriger vers l'École d'Athènes ou celle de Rome plutôt que vers l'Institut français du Caire.

Il n'a jamais été question de décréter obligatoire d'être normalien pour accéder à l'égyptologie. En revanche, il est normal de souhaiter que les égyptologues viennent enrichir leur formation par un séjour substantiel à l'IFAO. Pendant trois ou quatre ans, le pensionnaire a la possibilité d'être en contact direct, intime avec l'environnement égyptien, dans tous ses aspects, de vivre parmi les monuments, avec les Égyptiens eux-mêmes, si proches de leurs ancêtres. C'est là une expérience, me semble-t-il, irremplaçable.

*En incitant les étudiants à acquérir un profil de formation semblable, ne va-t-on pas obtenir un seul et même type de chercheur et aboutir à une certaine uniformisation de la recherche. Ne risque-t-on pas aussi de créer une sorte de confrérie élitiste?*

Le véritable problème est d'assurer aux jeunes égyptologues une formation des plus complètes, et de haute qualité. Pour le reste, chacun des futurs égyptologues entre dans la carrière avec son tempérament, ses dons, ses aspirations.

On doit souhaiter que l'égyptologie soit pratiquée par un groupe de savants compétents, ayant reçu une formation adéquate, la plus riche et la plus rigoureuse possible.

*Est-ce un luxe d'être égyptologue?*

Peut-être certains considèrent-ils l'égyptologie un peu comme un luxe. En fait, dans notre société, ceux qui s'adonnent à l'érudition remplissent une fonction sociale. Il est sain dans une société qu'il y ait des égyptologues tout comme des spécialistes de la Mésopotamie ou des études chinoises. Certes les érudits tirent leurs joies d'assouvir leur passion — ce qui requiert d'ailleurs beaucoup de travail. Mais il importe de montrer aux autorités l'importance sociale du devoir de mémoire; le rappeler sans cesse aux pouvoirs publics est nécessaire. Ceci entraîne de leur part l'affectation de crédits et en particulier l'ouverture de postes. Encore convient-il d'être raisonnable dans nos exigences et de réserver ce qui pourrait apparaître un privilège à des jeunes gens de valeur, faisant leurs preuves. Autant il serait absurde de prétendre former chaque année des dizaines d'égyptologues, autant les responsables de notre discipline doivent-ils inlassablement veiller à ce qu'il n'y ait pas de restriction systématique des postes dans les disciplines "rares".

*Plus de la moitié des membres de votre Académie sont normaliens, mais il y a bien peu d'égyptologues. Comment expliquez-vous cela?*

Qu'il y ait une certaine continuité entre la rue d'Ulm et le Quai de Conti est bien naturel. L'une des vocations premières de l'École normale supérieure est de former des jeunes attirés par les recherches d'érudition. Remarquons simplement que d'avoir été normalien ne constitue nullement un titre pour entrer à l'Institut : seule est requise une œuvre originale et solide, celle qu'on élabore au cours d'une vie entière d'études et de réalisations. Pourquoi, en fait, si peu d'archicubes parmi les égyptologues?

Notons d'abord que l'égyptologie n'est pas la seule dans ce cas : il en est de même pour l'ensemble de l'orientalisme, l'ethnologie et nombre de disciplines rares. Soulignons qu'il n'est guère facile de mener de front un cursus universitaire classique (la licence, le mémoire d'études supérieures, l'agrégation) et d'acquérir d'autre part la formation de spécialité; lors de l'entrée à l'École, on a pu avoir déjà l'occasion d'expériences dans d'autres domaines de recherche d'accès plus immédiat et s'y être arrêté; fatigué par la préparation du concours, le jeune normalien entrevoit encore devant lui d'autres échéances proprement universitaires auxquelles il devrait satisfaire; à son âge il n'est pas toujours agréable de devoir "refaire des gammes", comme tout débutant. Joue également le manque d'information, la difficulté de s'intégrer dans un groupe de travail qui, autour du maître, constitue bien souvent une sorte de chapelle. Exceptionnels sont les *Maspero* : normalien de la promotion de 1865, il fut professeur de philologie égyptienne au Collège de France à vingt-huit ans avant de devenir directeur du service des Antiquités de l'Égypte; je pourrais

citer encore *Charles Kuentz, Jean Sainte Fare Garnot* de la promotion de 1929, *Serge Sauneron* de la promotion de 1947; même pour les papyrologues, la liste serait courte, encore que l'étude des papyrus grecs se situe dans le droit fil des études classiques; de même pour les islamisants.

*En m'intéressant aux normaliens égyptologues, j'ai constaté que plusieurs d'entre vous ont travaillé sur le même sujet. Je pense aux Textes des pyramides : Maspero, Sainte Fare Garnot et vous-même. Cette filiation est-elle fortuite?*

Au départ, c'est effectivement Maspero, puis Sainte Fare Garnot qui en France ont travaillé sur les Textes des pyramides mais entre les deux il manque un nom, celui de P. Lacau qui n'était pas normalien. Très longtemps directeur du service des Antiquités, celui-ci avait demandé à Sainte Fare Garnot de débayer totalement l'intérieur de la pyramide de Téli autour de laquelle on avait ramassé des petits fragments inscrits; les événements politiques puis la maladie ont empêché ce dernier de mener à terme l'entreprise. Au décès précoce et brutal de Jean Sainte Fare Garnot, on a fait appel à moi (j'avais alors 43 ans) pour lui succéder non seulement à la Sorbonne, mais aussi sur le plateau de Sakkara, auprès de Jean-Philippe Lauer. C'est ainsi, que j'ai "hérité" du dossier des Textes des Pyramides, alors que, sur le terrain, j'étais alors embarqué dans les fouilles du Soudan. Pour un égyptologue, c'était un privilège unique que d'être chargé de la recherche des nouveaux Textes des pyramides. Après Téli, ce furent Pépy Ier et Merenrê, pour aboutir à la mise en évidence de la nécropole des reines de Pépy Ier : Noubounet, Inenek, Mehaa, toutes demeurées inconnues, jusqu'à leurs noms disparus totalement de l'histoire. Ce que je souhaitais avant tout mettre au jour, c'étaient les vestiges de la pyramide d'une reine où seraient gravées les précieuses séquences des Textes des pyramides; et voici que ce dernier printemps, ce fut la découverte de la reine Ankhnespépy II, épouse de Pépy Ier : la première dame à qui ont été données les inscriptions, permettant l'accès à l'éternité, à l'égal d'un Pharaon; quelle étape dans l'histoire des droits de la femme.

*Comment expliquez-vous la disparition de ces textes des murs des tombes royales?*

Au Moyen Empire, on les retrouve sur les sarcophages, les Coffins Texts, mais dans les tombes royales la mode était passée. En dégageant les Pyramides de Pépy Ier, de Merenrê, de Pépi II et maintenant celle de la reine Ankhnespépy II, nous retrouvons des séquences qui jusqu'à présent passaient pour des Textes des sarcophages. En fait, ces textes appartenaient déjà au corpus des Textes des pyramides, mais nous n'en avons pas l'attestation. On ne peut raisonner que sur ce que l'on possède; d'heureuses surprises attendent toujours le fouilleur – en tous domaines.

*Pensez-vous avoir fait le tour de la question?*

Avec mon équipe, j'ai passé trente-sept ans à découvrir des nouveaux textes, à faire le puzzle des fragments recueillis, à essayer de les comprendre; mais il reste du travail encore pour plusieurs générations.

*Une publication définitive est-elle envisagée prochainement?*

Dans les mois qui viennent vous disposerez d'une grande publication offrant tous les textes de la pyramide de Pépy Ier, aussi bien les séquences encore en place sur les parois de la sépulture que les textes des fragments recueillis dans les décombres (au nombre d'environ 3000), dont le puzzle a nécessité plus de 20 ans de travail; Mme Isabelle Pierre-Croisau en a assuré la copie totale, en fac-similé; l'édition, établie avec le concours de Bernard Mathieu, est sous presse à l'IFAO du Caire.

Parallèlement je viens aussi de voir sortir, dans les éditions de notre Académie, le *Répertoire d'Epigraphie méroïtique*, trois gros volumes groupant 924 documents, soit 2083 pages; c'est le fruit de près de 50 années de recherches.

*Que pensez-vous de l'inflation des ouvrages égyptologiques, scientifiques mais aussi de vulgarisation?*

Le nombre d'ouvrages destinés au grand public est une chose merveilleuse, car cela montre l'intérêt que celui-ci porte à l'égyptologie. Il faut certes tenir compte de l'extraordinaire développement du tourisme, mais c'est aussi le fruit d'une curiosité générale sans cesse accrue; les formes actuelles de communication doivent donc être considérés avec une extrême attention. Je n'ai personnellement jamais refusé de travailler pour une large audience, à condition que celle-ci soit de bon aloi.

On souhaiterait pouvoir aussi rendre compte de l'accroissement des publications scientifiques, de haute qualité, mais ce n'est pas vraiment le cas; en fait, celles-ci demandent de très larges efforts de la part de savants en nombre restreint; de plus, les crédits nécessaires aux publications scientifiques demeurent trop mesurés.

*Les médias nous donnent régulièrement des nouvelles sur l'Égypte. Faut-il y voir un réel intérêt ou plutôt de simples enjeux financiers et touristiques?*

Il y a beaucoup de découvertes importantes en Égypte, mais aussi en Mésopotamie dont on parle moins. En raison des conditions de la diffusion des nouvelles, c'est-à-dire de l'organisation de la presse et des médias, ce ne sont pas toujours les découvertes les plus importantes qui sont les mieux communiquées; parfois il ne s'agit que de "pseudo-découvertes", qui suscitent l'ironie désabusée des spécialistes; souvent les journalistes,

avides d'un "scoop", ne sont pas suffisamment formés; nous manquons de bons techniciens de l'information scientifique.

*Ne risque-t-on pas, à la longue, de nuire à la recherche scientifique?*

Non, car ce n'est pas le même public qui vient au Collège de France ou qui achète des cassettes vidéos. De toute façon, il faudrait développer des contacts concrets entre les milieux scientifiques et les médias; des efforts en ce sens ont déjà été couronnés de succès. Les fouilleurs sont toujours heureux de travailler avec des journalistes et des cinéastes enthousiastes et amis du vrai.

*Les rapports entre l'Égypte et l'Afrique semblent avoir été depuis le début au centre de vos préoccupations. Pouvez-vous nous dire pourquoi?*

De façon générale, l'égyptologie a été abordée par les érudits à partir de la Bible ou du monde classique : les biblistes essayaient de comprendre comment le petit peuple du dieu de la Bible se situait par rapport à l'Égypte avec ses magnifiques monuments construits à la gloire des dieux qui leur semblaient étranges; d'autres étaient des lecteurs des grands historiens classiques : Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile. Or le Nil coule en Afrique; la pensée pharaonique, de prime abord, évoque davantage le sage Dogon Ogotéméli que Platon. Quand j'ai abordé mes études supérieures, l'enseignement de l'histoire était étroitement lié à celui de la géographie. Pendant deux ans j'ai suivi les cours de Marcel Griaule et j'ai passé l'agrégation de géographie, découvrant avec émerveillement une Afrique mal connue, le Sahara des gravures rupestres, l'importance décisive du milieu naturel pour la naissance d'une civilisation. À la fin de la guerre, je me suis retrouvé, militaire, à Vienne (Autriche), où le même Institut était voué à l'égyptologie et à l'"Afrikanistik"; j'ai pu y lire une thèse de doctorat consacrée à la xxv<sup>e</sup> dynastie alors dénommée "éthiopienne" (on dirait aujourd'hui "koushite"); le doyen Wilhelm Czermak m'y a initié au "vieux-nubien". Rentré à Paris, je me suis engagé dans l'étude du principal personnage de cette époque (715-656 avant notre ère), Montouemhat; sitôt en Égypte, à l'IFAO, je me suis mis à la recherche de tous les vestiges de la xxv<sup>e</sup> dynastie. Plus tard, j'ai beaucoup travaillé au Soudan, en Nubie et dans le cœur de l'Empire méroïtique. Engagé dans des études sur les gravures rupestres, j'ai pu aussi mesurer combien étaient profondes les racines africaines de la civilisation pharaonique.

*N'y a-t-il pas une tentative de détournement politique de la part de certains africanistes? Dans certaines universités américaines le pas semble déjà avoir été franchi. Que pensez-vous de cette approche politico-culturelle?*

Le développement de mes recherches m'a certes fait mesurer l'importance des aspects africains de la civilisation pharaonique, mais

l'objectivité m'oblige à ne pas adhérer aux idées excessives de ceux qui voudraient tenir les anciens Égyptiens pour des Noirs. J'ai eu de longues discussions – passionnées, mais cordiales – avec Cheikh Anta Diop à Paris, à Dakar; je suis allé aussi dans le Ghana de Nkruma, au Nigéria de Biobaku; que d'entretiens aussi avec Théophile Obenga et nombre de mes étudiants africains. Je leur ai toujours conseillé la prudence, de s'en tenir aux faits, de bien poser les problèmes. Que penser des rapprochements entre l'ancien égyptien hiéroglyphique et le wolof du Sénégal actuel alors que des millénaires et des milliers de kilomètres les séparent, sans aucun jalon? Cheikh Anta Diop connaissait le wolof, sa propre langue, mais non l'égyptien ancien, n'ayant pas fait d'études égyptologiques sérieuses; malheureusement, de mon côté, j'avoue ne pas savoir le wolof. Dresser des listes de mots et les comparer de façon brute, ce n'est pas cela la linguistique.

*Avant de prendre congé et en vous remerciant de m'avoir reçu, pouvez-vous me citer un exemple de ce que vous considérez comme des moments forts de votre carrière?*

Deux souvenirs me viennent à l'esprit. D'abord, une découverte étonnante à Karnak-Nord : le jour même où je devais m'absenter du chantier pour une brève escapade en Mer rouge, notre équipe a retrouvé dans une fosse des objets qui très clairement avaient été placés là rituellement, ce qui a obligé les plus sceptiques à reconnaître la valeur symbolique de ce type de dépôt. Plus récemment, c'est à Saqqarah la découverte des vestiges d'une reine dotée de Textes des pyramides, après une quête de trente-sept ans.

Quant à mon temps d'École, où j'ai eu le privilège d'amitiés très fortes et de pouvoir travailler avec des maîtres admirables, dans une bibliothèque incomparable, je dois préciser que ce fut durant ces années combien sombres de l'Occupation – ce qui me laisse évidemment un souvenir mêlé. Dans l'ensemble, les étapes de ma vie – je préfère de beaucoup ne pas user ici du mot de "carrière" – m'ont réservé nombre de joies dont celle, majeure, d'avoir pu me consacrer au domaine, magique, de l'égyptologie.